



MÉMOIRES DU CURÉ DE VERSAILLES

De 1686 jusqu'à 1704

*François Hébert
(1651-1728)*

Mémoires du Curé de Versailles

Chapitre VIII – La bataille Bossuet-Fénelon

L'appel au Pape

M. de Meaux s'y distingua plus que tous les autres. Comme il le prit sur un ton bien haut et que M. de Cambrai prévit bien qu'il allait engager les autres évêques du royaume en cette affaire, il crut pour se délivrer de son jugement qu'il devait en appeler au pape, lui dénoncer lui-même son livre et le supplier de le juger à la rigueur, promettant une parfaite soumission et une obéissance fidèle à ses décisions. Il fit pour ce sujet traduire son livre en latin, qu'il envoya avec son appel à Rome.

Pendant que cette affaire y fut examinée, ce qui dura près de deux ans, il n'est presque pas croyable combien M. de Meaux [*Bossuet*] et lui travaillèrent, l'un à attaquer, l'autre à se défendre. M. de Cambrai [*Fénélon*], quoique regardé comme l'accusé, ne laissa pas de reprendre son adversaire sur plusieurs choses qu'il croyait autant répréhensibles que celles qu'il jugeait lui-même dignes de toutes les foudres de l'Église. Ce qui surprit tout le monde était la promptitude extraordinaire avec laquelle M. de Cambrai répondait à M. l'évêque de Meaux : à peine un écrit était-il sorti de sa plume qu'on voyait paraître dans le public plusieurs réponses en même temps de M. de Cambrai à ce prélat.

Il faut avouer qu'il fit si fort briller son esprit dans ces sortes d'ouvrages, selon même l'aveu de M. de Meaux qui lui dit dans l'un des siens qu'il avait « de l'esprit à faire peur », que la plupart de ceux-là même qui, dans le commencement, avaient pris parti contre lui ou qui, ayant une très grande estime de M. l'évêque de Meaux et ne pouvaient pas croire qu'il y eût en France personne qui pût parier avec lui sur la doctrine, furent fort étonnés de la fécondité, de la subtilité et de la force des raisonnements de M. de Cambrai. On ne fut pas même content de la manière dure avec laquelle M. de Meaux attaquait ce prélat ; on était au contraire charmé de la justesse et agrément du style, de la modestie, de l'esprit qui brillaient en tout dans les écrits de l'archevêque, de sorte qu'on vit un si grand changement dans le monde à son égard que d'abord on le plaignit, ensuite on lui donnait mille louanges, puis on souhaitait que Rome lui fût favorable, enfin on blâmait ouvertement la conduite âpre et trop aigre de M. de Meaux à son égard. Les théologiens même avaient sur cela les mêmes sentiments, et partout on entendait dire que M. de Cambrai avait un esprit supérieur à celui de son adversaire, et, en lisant ces ouvrages qui se multipliaient chaque jour sous sa plume, on ne pouvait ne pas désirer pour lui qu'il eût eu une meilleure cause à défendre, parce qu'on aurait davantage profité de ses lumières et qu'on aurait eu le plaisir de lire des livres de sa façon qui auraient plu infiniment davantage que des dissertations, des écrits, des réponses sur des questions abstraites et qui ne pouvaient pas être à la portée de tout le monde.

Comme M. le cardinal de Noailles et M. l'évêque de Chartres crurent être aussi obligés de faire des mandements pour leurs diocèses à l'occasion de cette affaire, pour préserver les diocésains des illusions de la nouvelle spiritualité, M. l'archevêque de Cambrai leur répondit aussi par plusieurs lettres très fortes qu'il fit imprimer, auxquelles ces prélats firent de sages réponses. Je fus très affligé qu'il se fût résolu d'attaquer M. le cardinal de Noailles ; je lui en mandai mes sentiments par un de ses amis qui s'en retournait en poste à Cambrai, et depuis ce temps-là il demeura à son égard dans un exact silence.

Ces trois prélats avaient aussi écrit au Pape une lettre commune pour lui rendre compte de ce qui s'était fait dans cette affaire et, en même temps, avaient envoyé un écrit où ils faisaient voir quelle était la doctrine de M. de Cambrai sur ces matières disputées.

Comme cet écrit fut rendu public, il ne demeura pas sans réponse, car, peu de temps après, l'archevêque fit un livre dans lequel, suivant pas à pas ses adversaires, il réfutait avec force ce qu'ils avaient avancé. On vit donc paraître pendant près de deux ans des écrits des uns et des autres, sans y comprendre d'autres livres que des particuliers qui cachaient leur nom firent pour ou contre M. de Cambrai.